

aimée. L'Album, je n'en sais rien, mais Annie Cohen-Solal, j'en suis presque sûr.

Quand on songe au mal éblouissant que Sartre se sera donné pour penser le communisme et les événements de son temps, à partir de 1945 et jusqu'à sa mort, et que de tout ça dont il a tant parlé, p'fuit, plus rien en apparence, il y a de quoi s'arracher les cheveux, dirait Giscard d'Estaing, toujours sensible à Sartre. D'un autre côté, tel que je l'ai connu, ça l'aurait plutôt bien amusé, cette table rase des choses, qu'il faille recommencer à zéro. Mieux que la plupart des écrivains qui ont tendance à penser que tout ce qui se passe était déjà écrit dans leurs livres, Sartre aurait supporté sans broncher l'idée de devoir passer l'éponge sur des parties entières de son oeuvre, qu'il fallait réécrire la copie. Son esprit était outillé pour la page blanche. C'était un peu son vice.

Le contraire de Sartre qui a eu donc l'engagement malheureux, c'est Aleksandr Issaïévitch Soljenitsyne. Soljenitsyne aura eu la chance méritée et à peine croyable de voir de son vivant le monstre qu'il a tant combattu, et qu'il a tant contribué à disqualifier auprès d'une opinion universelle si versatile, s'effondrer sous ses yeux. La cause soutenue par Soljenitsyne avec le succès que l'on sait, il n'y en pas eu deux comme celle-là depuis qu'il y a des écrivains et qu'ils soutiennent des causes. S'en est-on aperçu ? Ne l'a-t-on pas déjà oublié ? C'est à ce moment-là, à ce moment de gloire unique où l'histoire s'agenouille et apparaît comme la preuve par neuf de vos livres, que le doute doit vous prendre et que l'on pourrait éprouver comme un désenchantement devant son oeuvre : « *A quoi bon "la Roue rouge" et ses "noeuds", quand Lénine et ses épigones sont à terre ? Qui me donnera maintenant la rage de vaincre et de mener mes récits à leur terme ?* » Soljenitsyne me répondrait sans doute : « Dieu, les millions de morts et les souvenirs de ma patrie. » Ou l'orgueil d'écrire.

III.— Les Latins sont partout

Il y a un retour au latin. Ça se sent chez les éditeurs. Arléa met en vitrine Cicéron, Pline et Sénèque. Chez Rivages, un autre Sénèque. L'autre jour, j'ai rencontré Lucrèce qui, venant des caves de Gallimard (col. « Tel »), faisait son petit tour de santé. Pourvu que M. Chirac ne prenne pas la mouche devant cet afflux de vieux Latins moisis qui sortent des égouts. Pascal Quignard, qui est un peu à l'origine de cette mode qui dure, vient d'écrire dans sa veine latine un petit ouvrage à la main des plus réjouissants et dont le titre ne doit surtout pas vous décourager : 4) « La Raison » (le Promeneur, 58 F). Vous saurez tout ce que l'on peut savoir de la vie et des oeuvres de Marcus Porcius Latron, cet Espagnol qui n'aimait que trois ou quatre choses dans l'existence : la voix, le coït, la forêt et, avec réserve, les livres.

Un livre d'histoire et de stratégie qui a bénéficié de ce retour à la Rome antique va certainement faire parler beaucoup de lui dans les semaines et les mois qui viennent. Et à juste titre. Il s'agit de 5) « L'Empire et les nouveaux barbares » de Jean-Christophe Rufin (J.-C. Lattès, 99 F). Rufin se demande si, après la défaillance soviétique, l'Occident a encore des ennemis qui puissent le rassurer, fonder sa prééminence et donc sa survie. Et quels-sont-ils ?